

que pointe ou allusion piquante. Les passions sont profondes et constantes, et il s'agit avant tout de ne pas se tromper.

Nous sommes souvent occupés à faire des budgets pour nos amis d'Italie qui veulent venir passer une année à Paris.

Nous ne dissimulons rien par vanité nationale. Rien de plus difficile pour une Romaine belle et *simple dans ses manières*, comme elles le sont presque toutes, que d'être reçue un peu bien dans une maison de Paris. Cette simplicité de manières dont je veux parler, ces mouvements brusques, ces réponses données avec la physionomie plutôt qu'avec des paroles, surtout si tout cela se trouve réuni à une grande beauté, passeront à Paris pour se rapprocher infiniment du ton qu'il ne faut pas avoir. Les gestes d'une Romaine sont également simples et également vifs, qu'elle se trouve au spectacle en évidence, sur le devant d'une loge fort éclairée, ou au fond d'un salon dont toutes les persiennes sont fermées. A Rome tout le monde connaît tout le monde, à quoi bon se gêner? D'ailleurs toute gêne est insupportable à ces âmes toujours profondément occupées de quelque chose; d'un rien peut-être.

Cette disposition difficile et presque hostile de la partie féminine de la société de Paris envers une belle étrangère nous donnera, j'espère, l'occasion d'être utiles à nos amis de Rome quand ils viendront en France.

M. l'abbé del Greco arrive de Majorque; il nous contait ce soir que, le jeudi saint de chaque année, on suspend au coin de la rue, près de l'église principale de chaque ville ou bourg, un mannequin de parchemin rempli de paille. Ce mannequin, de grandeur naturelle, représente Judas.

Le jeudi saint, les prêtres, dans les églises, ne manquent pas de prêcher contre ce traître qui vendit le Sauveur, et, au sortir du sermon, chacun, homme ou enfant, donne un coup de poignard à l'infâme Judas en l'accablant d'imprécations. Leur

colère est si vive, qu'ils en ont les larmes aux yeux. Le lendemain, vendredi, on décroche Judas, on le traîne dans la boue jusque devant l'église; le prêtre explique aux fidèles que Judas fut un traître, un franc-maçon, un libéral; le sermon finit au milieu des sanglots de l'assistance, et là, sur cette figure souillée de fange, le peuple jure haine éternelle aux traîtres, aux francs-maçons et aux libéraux; après quoi Judas est jeté dans un grand feu.

20 novembre 1828. — Je vais me déshonorer et acquérir la réputation de *méchant*. Qu'importe? Le courage est de tous les états, il y en a davantage à braver les journaux qui disposent de l'opinion qu'à s'exposer aux condamnations des tribunaux.

Montaigne, le spirituel, le curieux Montaigne, voyageait en Italie pour se guérir et se distraire, vers 1580. Quelquefois, le soir, il écrivait ce qu'il avait remarqué de singulier, il se servait indifféremment du français ou de l'italien, comme un homme dont la paresse est à peine dominée par le désir d'écrire, et qui a besoin, pour s'y déterminer, du petit plaisir que donne la difficulté vaincue lorsqu'on se sert d'une langue étrangère.

En 1580, quand Montaigne passait à Florence, il y avait seulement dix-sept ans que Michel-Ange était mort; tout retentissait encore du bruit de ses ouvrages. Les fresques divines d'André del Sarto, de Raphaël et du Corrège étaient dans toute leur fraîcheur. Eh bien, Montaigne, cet homme de tant d'esprit, si curieux, si désoccupé, n'en dit pas un mot. La passion de tout un peuple pour les chefs-d'œuvre des arts l'a sans doute porté à les regarder, car son génie consiste à deviner et à étudier attentivement les dispositions des peuples; mais les fresques du Corrège, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Raphaël, ne lui ont fait aucun plaisir.

Joignez à cet exemple celui de Voltaire, parlant des beaux-arts; et, mieux encore, si vous avez le talent de raisonner d'après la nature vivante, regardez les yeux de vos voisins, prêtez l'oreille dans le monde, et vous verrez que l'esprit français, l'esprit par excellence, ce feu divin qui pétille dans les *Caractères* de la Bruyère, *Candide*, les pamphlets de Couriér, les chansons de Collé, est un préservatif sûr contre le sentiment des arts.

C'est une vérité désagréable qui a commencé à entrer dans notre esprit, à l'aide des observations faites sur les voyageurs français que nous rencontrons à Rome dans les galeries Doria et Borghèse. Plus la veille, dans un salon, nous avons trouvé à un homme de finesse, de légèreté et de piquant, dans l'esprit, moins il comprend les tableaux.

Les voyageurs qui joignent à l'esprit le plus brillant ce courage qui fait les hommes distingués avouent franchement que rien ne leur semble ennuyeux comme les tableaux et les statues. L'un d'eux nous disait en entendant un sublime duo de Cimarosa, chanté par Tamburini et madame Boccabadati : « J'aimerais autant entendre frapper avec une clef sur une paire de pincettes. »

La phrase que l'on vient de lire enlèvera à l'auteur sa réputation de *bon Français*. Mais il s'agit de ne flatter personne, pas même le peuple. Les esprits qui veulent de la gloire et ne vivent que de flatteries diront que l'homme assez mauvais citoyen pour dénier le *sentiment des arts* à Montaigne, Voltaire, Couriér, Collé, la Bruyère, a un caractère *méchant*.

Cette méchanceté, qui repousse par un sentiment pénible les âmes bonnes et tendres, telles que madame Rolland, mademoiselle de Lespinasse, etc., pour lesquelles seules on écrit, recevra une nouvelle preuve de l'explication bien simple que voici. L'esprit français ne peut exister sans l'habitude de l'attention

aux *impressions des autres*. Le sentiment des beaux-arts ne peut se former sans l'habitude d'une rêverie un peu mélancolique. L'arrivée d'un étranger qui vient la troubler est toujours un événement désagréable pour un caractère mélancolique et rêveur. Sans qu'ils soient égoïstes, ni même *égotistes*, les grands événements pour ces gens-là sont les impressions profondes qui viennent bouleverser leur âme. Ils regardent attentivement ces impressions, parce que des moindres circonstances de ces impressions, ils tirent peu à peu une nuance de bonheur ou de malheur. Un être absorbé dans cet examen ne songe pas à revêtir sa pensée d'un tour *piquant*, il ne pense nullement *aux autres*.

Or, le sentiment des beaux-arts ne peut naître que dans les âmes dont nous venons d'esquisser la rêverie.

Même dans les transports les plus vifs de ses passions, Voltaire songeait à l'effet produit par sa manière de présenter sa pensée. Un chasseur des environs de Ferney lui avait donné un jeune aigle. Voltaire eut la fantaisie de le faire nourrir, et s'y attacha beaucoup; mais l'oiseau, soigné par des mains mercenaires, dépérissait de jour en jour. Il devint d'une effroyable maigreur. Un matin Voltaire allait visiter le pauvre aigle; une servante se présente à lui: « Hélas! monsieur, il est mort cette nuit: il était si maigre, si maigre! — Comment, coquine, dit Voltaire au désespoir, il est mort parce qu'il était maigre! tu veux donc que je meure aussi, moi qui suis si maigre? »

L'homme qui est dominé par quelque sentiment profond saisit au hasard l'expression la plus claire, la plus simple, et souvent elle fait double sens. Il dit d'un grand sérieux, et sans y songer nullement, les choses les plus ridicules.

Et comme elles sont claires et nettement exprimées, elles offrent une base solide à toutes les plaisanteries que l'on veut arranger à cette occasion.

Un être déshonoré par un ou deux malheurs de ce genre ne peut plus compter, dans le salon où ils lui sont arrivés, sur ce degré de faveur nécessaire pour que l'esprit soit goûté et produise son effet. Comme cet être déshonoré a le malheur d'être gêné par une certaine délicatesse d'âme, il a besoin d'être encouragé pour qu'il lui vienne des mots spirituels. Or jamais les sots de ce salon ne voudront l'écouter, après les malheurs qu'il doit au double sens des paroles dont il se servait innocemment.

Je conclus brusquement que les Français du nord de la Loire peuvent *apprendre* la théorie des beaux-arts; comme ils sont supérieurs par l'esprit à tous les peuples actuellement existants, *comprendre* est leur grande affaire. Ils étonneront l'Allemand et l'Italien par les choses fines et profondes qu'ils diront à propos de la *Cène*, de Léonard de Vinci; mais présentez-leur à juger la moindre miniature, il s'agit d'inventer une opinion; en d'autres termes, il faut avoir une âme et lire dans cette âme.

Impossible. Cet homme si disert vous débite à contre-sens une phrase apprise par cœur. Cet esprit si fin n'est plus que M. Beaufils parlant de Racine.

Quinze millions de Français habitent entre la Loire, la Meuse et la mer; parmi une si grande multitude il peut y avoir des exceptions; le Poussin est né aux Andelys, et je ne nierai pas non plus que quelque savant Allemand n'ait de l'esprit.

Je viens de voir une lettre de sollicitation; un homme d'esprit qui est quelque chose dans le monde s'adresse à un homme qui approche du pouvoir. La lettre est parfaitement respectueuse, il est impossible de réunir avec plus de grâce des tournures plus polies, et cependant elle fait clairement entendre à l'homme puissant que la réussite dépend de lui, et que si le candidat n'obtient pas la place demandée on saura

qu'il ne l'a pas voulu. Une telle lettre est impossible à écrire en italien.

21 novembre. — Nous entrons souvent dans ces petites églises fondées vers l'an 400 avant la chute totale du paganisme, ou pendant le neuvième siècle durant les moments les plus barbares du moyen âge.

Le chœur en marbre blanc qui est au milieu de l'église de Saint-Clément nous a touchés davantage, parce que nous y avons vu le monogramme de Jean VIII qui vivait en 885, et dont je vais vous parler.

Qui nous l'eût dit il y a quatorze mois? les antiquités chrétiennes de la Rome du moyen âge sont pour nous pleines de charmes, et cependant elles sont souvent bien privées de *beauté*. Ce qui est beau, c'est le caractère de quelques-uns des hommes qui vécurent à Rome vers l'an 1000; les murs informes qu'ils ont élevés nous les rappellent vivement.

HISTOIRE DE ROME DE 891 A 1073.

L'espèce de passion que Rome nous inspire a été redoublée par le récit suivant :

Pendant tout le moyen âge, l'empereur d'Allemagne faisait nommer le pape; mais à son tour le pape couronnait l'empereur. De ces deux grands personnages celui qui se trouvait avoir le plus de caractère et de finesse l'emportait sur l'autre.

La lutte ne fut décidée en quelque sorte que par le grand homme qui, sous le nom d'Hildebrand ou de Grégoire VII, a été continuellement en butte aux injures de Voltaire et de tout le parti libéral. Le grand tort de Grégoire VII est d'avoir vu son intérêt et de l'avoir suivi. Les demi-savants veulent toujours qu'un homme de l'an 1200 ait le même caractère de